

VLADIMIR DJURIC

L'image de la nature dans l'écriture camusienne

This paper deals with the image of nature, its role and function in Camus' universe. Camus gives nature a divine character. In his lyrical essays such as Noces, L'été and L'envers et l'endroit, Camus glorifies the harmonious correspondences between the human being and nature. Yet, nature remains silent on specific human despair. By perceiving the eternal silence of nature and its indifference to the human condition, Camus establishes a parallel between Pascal's thoughts and the poetics of Vigny. The sky and the sea, the stones and the desert, the light and the Mediterranean sun are all living elements of Camus' nature. In the end, we will try to emphasize what, in the 21st century, remains of nature such as Camus conceived it.

Cinq éléments

L'image de la nature camusienne se compose de quatre éléments, quatre invariants sans lesquels il est impossible de l'imaginer : ce sont **le ciel, la terre** (la pierre et le désert), **le soleil et la mer** – tous les quatre sous le signe magique de la Méditerranée, de l'Algérie et de ses villes maritimes : Alger, Oran, Tipasa. Ces quatre éléments associés aux dieux figurent déjà dans la première phrase de *Noces à Tipasa* : « *Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écrit, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres.* »¹

La mer « *lave tout* », le soleil « *règne féroce* », éclairant et brûlant, la terre soupire « *avant d'entrer dans l'ombre* » et le ciel bleu profond, le roi du désert, durera plus longtemps que tout. Camus divinise la nature en évoquant *les noces* permanentes de ces éléments qui sont personnifiés et allégoriques, à savoir qu'ils prennent les formes et les qualités humaines :

[...] sous *le soleil* qui nous chauffe un seul côté du visage, nous regardons *la lumière* descendre du *ciel*, *la mer* sans une ride, et *le sourire de ses dents éclatantes*. [...] Il n' y a qu'un seul amour dans ce monde. *Êtreindre un corps de femme*, c'est aussi retenir contre soi cette *joie étrange qui descend du ciel vers la mer*. [...] C'est le grand *libertinage de la nature et de la mer* qui

¹ Albert Camus, « *Noces à Tipasa* », *Noces*, suivi de *L'été*, Paris, Gallimard, 1995, p. 11. (Dans la présente communication, c'est nous qui soulignons.)

m'accapare tout entier. Dans *ce mariage des ruines et du printemps*, les ruines sont redevenues *pierres*, et perdant le poli *imposé par l'homme*, sont *rentrées dans la nature*.²

L'exemple des ruines antiques à Tipasa montre clairement comment toute intervention humaine dans la nature se fond peu à peu et se convertit dans les éléments primordiaux selon la loi conséquente de la durée éternelle qui comprend les métamorphoses constantes de la matière vivante et non-vivante.

[...] *la terre* entière, son ventre mouillé d'une semence au parfum d'amande amère, repose pour s'être donnée tout l'été au *soleil*. Et voici qu'à nouveau cette odeur consacre les *noces de l'homme et de la terre*...³

Le voilà, **l'homme**, le cinquième élément indispensable et le plus fragile qui intervienne dans cette nature, « *dans les fêtes de la terre et de la beauté* »⁴, prétendant à y réaliser un équilibre harmonieux. Certes, l'homme est le produit de cette nature qui l'a engendré ; tout de même, elle dépasse ses capacités humaines, l'écrase et le tue à la fin. C'est la douloureuse ambiguïté de la nature qui serre le cœur humain⁵ : elle se manifeste à la fois d'une manière intérieure parce qu'elle est source de vie, nous ayant donné le jour, et extérieure parce qu'elle s'étend partout autour de nos vies minables, son « *centre est partout, la circonférence nulle part* »⁶. Comme Janus, ancienne divinité romaine, la Nature a un double visage, notamment celui de la mère créatrice qui berce nos âmes sentimentales, mais aussi celui de la marâtre qui menace sans cesse par sa force destructrice.⁷ C'est l'envers et l'endroit, le masque baroque de la nature invincible, éternelle et toujours triomphante. De ce fait, l'homme aurait comme tâche de balancer sa vie vigilement entre ces deux extrémités, sinon il risque de tuer (comme Meursault le fera) ou de se tuer, et accélérer en quelque sorte la fin de son existence fugitive.

L'indifférence de la nature et de l'homme

Bien qu'elle le laisse partager sa splendeur et participer aux réjouissances infinies de tous ses sens, il apparaît que la nature a gravement puni l'homme en lui offrant la

² *Ibid.*, p. 12-13, p. 16.

³ *Id.*, « L'été à Alger », *Noces...*, p. 50.

⁴ *Id.*, « Le désert », *Noces...*, p. 66.

⁵ Camus reste ébloui « *devant ces paysages dont la grandeur nous serre la gorge [...]* » (*Ibid.*, p. 64) ou lorsque « *le cœur se serre devant cette grandeur que nous quittons déjà* » (*Id.*, « Le vent à Djémila », *Noces...*, p. 32).

⁶ Blaise Pascal, « Connaissance générale de l'homme », *Pensées*, Édition de Port-Royal, 1670. [En ligne] http://fr.wikisource.org/wiki/Pensées/Édition_de_Port-Royal/Texte_entier (consulté le 28/9/2013).

⁷ Maurice Weyembergh, « Nature », in *Dictionnaire Albert Camus*, sous la direction de Jeanyves Guérin, Paris, Robert Laffont, 2009, p. 599-601.

conscience de sa misère et en se réservant *le silence éternel* dont Pascal était si effrayé, ainsi que *l'indifférence froide* dont Vigny chantera dans sa *Maison du Berger* comme d'un « *impassible théâtre* ». Elle reste à jamais muette et sans conscience face à l'homme restant conscient et sans réponse aux questions vitales qui le déchirent, « *incapable de savoir tout, et d'ignorer tout absolument* »⁸. De sa part, Camus voit « *l'homme jeté sur une terre dont la splendeur et la lumière lui parlent sans relâche d'un Dieu qui n'existe pas... Et que la pierre chauffée par le soleil, ou le cyprès que le ciel découvert agrandit, limitent le seul univers où "avoir raison" prend un sens : la nature sans hommes* »⁹ ou bien « *au loin, est-ce le bruit de la mer ? le monde soupire vers moi dans un rythme long et m'apporte l'indifférence et la tranquillité de ce qui ne meurt pas.* »¹⁰

À l'indifférence fatale de la nature s'ajoute celle des hommes : cette filiation se voit dans l'essai *Entre oui et non* où Camus décèle une figure maternelle enfermée dans le silence, l'indifférence, le malheur et la solitude : « *Ainsi, chaque fois qu'il m'a semblé éprouver le sens profond du monde, c'est sa simplicité qui m'a toujours bouleversé. Ma mère, ce soir, et son étrange indifférence [...] L'indifférence de cette mère étrange ! Il n'y a que cette immense solitude du monde qui m'en donne la mesure.* »¹¹ Après avoir découvert cette indifférence naturelle et humaine, l'écrivain finit par la prise de conscience de *l'absurde* simplicité du monde qu'il faut affronter.

Dans *L'ironie*, Camus retrace trois récits de vieillards que leur entourage laisse seuls face à la mort, par indifférence, et parce que ces vieux sont devenus insupportables. Le dernier récit finit par la cérémonie d'enterrement de la grand-mère autoritaire et la belle lumière du monde qui éclaire le ciel ce jour-là, ce qui illustre au mieux l'ironie de l'existence : nous vivons parmi les hommes que nous comprenons à peine et dans la nature qui se tait pour mourir abandonnés de tous, livrés à la terre qui n'en sait rien, mais qui nous dévore. Ainsi, la nature continue-t-elle son impassible cours, de sorte que Camus peut conclure : « *La mort pour tous, mais à chacun sa mort. Après tout, le soleil nous chauffe quand même les os.* »¹² L'extrait suivant du *Minotaure* résume peut-être le mieux la condition humaine devant Sa Majesté la Nature :

[...] *la mer et la terre poursuivent leur dialogue indifférent.* Cette permanence dans le monde a toujours eu pour l'homme des prestiges opposés. Elle le *désespère* et *l'exalte*. Le monde *ne dit jamais* qu'une seule chose, et il *intéresse*, puis il *lasse*. Mais, à la fin, il l'emporte à force d'obstination. Il a toujours raison.¹³

⁸ Pascal, *op. cit.*

⁹ Camus, « Le désert », *Noces...*, p. 67-68.

¹⁰ *Id.*, « Entre oui et non », *L'envers et l'endroit*, Paris, Gallimard, 1958, p. 57.

¹¹ *Ibid.*, p. 63, p. 66.

¹² *Id.*, « L'ironie », *L'envers...*, p. 52.

¹³ *Id.*, « Le minotaure ou la halte d'Oran », *Noces...*, p. 103.

Mort contre vie, désespoir contre extase, réalité contre apparences, surface contre profondeur, tels sont l' « envers » et l' « endroit » de la même médaille à laquelle l'homme est obligé de faire face. « *Pour être épargné, il faut dire "oui" au Minotaure. C'est une vieille et féconde sagesse.* »¹⁴

L'éternel présent

Le sentiment d'étrangeté à la nature, ainsi qu'à nous-mêmes s'approfondit dans *La mort dans l'âme*. Elle aura son incarnation finale dans le personnage de Meursault, étranger éternel. Camus relate son expérience de Prague et de Vicence : dans une ville dont on ignore la langue et les mœurs, étranger aux autres et au monde, il ressent jusqu'au désespoir sa solitude et son ennui.¹⁵ De ce ressentiment douloureux, Camus tire la leçon capitale que « *tout pays où je ne m'ennuie pas est un pays qui ne m'apprend rien* » : il y rejette résolument l'espoir¹⁶ et la consolation¹⁷ en tant que « remèdes universels » au prix d'un retour direct et immédiat (*hic et nunc*, ici-maintenant, parce que c'est *le présent* qui compte, la joie d'exister *en ce moment*) aux sources de la nature en vue d'y retrouver l'union équilibrée, si pénible que soit-elle. Son cœur s'emplit d'une **angoisse secrète** non seulement sous le soleil méditerranéen, mais aussi à Prague et devant les plaines italiennes (Toscane), devant cette *plénitude sans larmes* et cette *paix sans joie*. Camus ne fuit pas cette grandeur froide de la nature, tout au contraire, il en a besoin, il la cherche, il lui tend la main, il veut boire de sa source : « *Je la trouvais dans la confrontation de mon désespoir profond et de l'indifférence secrète d'un des plus beaux paysages du monde. J'y puisais la force d'être courageux et conscient à la fois.* »¹⁸ Celui qui ne veut pas affronter ce désespoir propre à l'homme, renonce également à participer aux *noces naturelles*, se cache souvent à l'abri de l'espoir et du réconfort en éprouvant le dégoût de vivre, jamais l'amour. Car « *il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre.* »¹⁹ De même que Pascal dénonçait les puissances trompeuses qui gâtent le jugement et les sens (l'imagination, les coutumes, les préjugés, l'amour-propre), de même Camus brisait l'illusion d'espérer la vie éternelle dans l'empire céleste et de se rassurer sur cela parce que nous sommes jetés au présent et cloués à cette terre, de sorte qu'il faut parier sur la vérité **de ce monde et au moment présent**, tout âpre que ce soit.

¹⁴ *Ibid.*, p. 108.

¹⁵ L'ennui camusien sera incarné par la figure du Minotaure, célèbre gardien du labyrinthe. Pour en sortir, l'homme aura à prendre non un fil, mais une pierre, *la pierre d'Ariane*.

¹⁶ « *Car le corps ignore l'espoir. Il ne connaît que les coups de son sang.* » (Camus, « Le désert », *Noces...*, p. 54.)

¹⁷ Camus exige « *des âmes clairvoyantes, c'est-à-dire sans consolation.* » (*Id.*, « L'été à Alger », *Noces...*, p. 34.)

¹⁸ *Id.*, « La mort dans l'âme », *L'envers...*, p. 94.

¹⁹ *Id.*, « Amour de vivre », *L'envers...*, p. 107.

L'idéal grec du « poète naïf » face au christianisme et à l'Histoire

Camus rend la dignité au corps et aux sens que le christianisme a injustement condamnés en faveur de l'esprit et des valeurs spirituelles car « *l'évolution du corps comme celle de l'esprit a son histoire, ses retours, ses progrès et son déficit.* »²⁰ L'homme doit s'identifier au « *dialogue de la pierre et de la chair à la mesure du soleil et des saisons.* »²¹ En rendant hommage aux plaisirs charnels de manière que les anciens Grecs, fils de la Méditerranée, ont pratiqués, Camus déconstruit radicalement la pensée occidentale, ainsi que la morale chrétienne. S'il emploie de temps en temps certaines expressions du lexique religieux, c'est pour mieux envisager sa propre philosophie : « *Dans ces évangiles de pierre, de ciel et d'eau, il est dit que rien ne ressuscite.* »²²

Dans *L'exil d'Hélène*, il dit clairement : « *nous avons exilé la beauté, les Grecs ont pris les armes pour elle. [...] Nous tournons le dos à la nature, nous avons honte de la beauté.* »²³ La métaphysique chrétienne a enlevé au monde « *ce qui fait sa permanence : la nature, la mer, la colline, la méditation des soirs* » pour imposer une tragédie de l'âme. Nous avons vu que Camus refuse l'idée d'immortalité²⁴ et d'une vie d'outre-tombe parce qu'il faut avant tout « *voir, et voir sur cette terre* » et parce que « *le monde est beau, et hors de lui, point de salut* ». ²⁵ C'est la philosophie que Camus avait déjà adoptée dans *L'envers et l'endroit* (« *tout mon royaume est de ce monde* ») et qui se fonde sur l'ancien idéal grec de la limite et de la mesure : la fidélité à ses limites, l'amour clairvoyant de sa condition, l'ignorance reconnue, le refus du fanatisme, la beauté, etc. ; ce sont les postulats de la philosophie *naturelle* que notre *acte de lucidité*, tout comme un acte de foi chez les chrétiens, doit atteindre. Selon Camus, les gens du Sud²⁶ (les Algériens, plus précisément, les Oranais qu'il observe) ont gardé l'admiration du corps, cette « *sympathique naïveté* » grecque, ainsi que le culte de lucidité : il n'y a rien d'autre **que ce monde** où « *l'Unité s'exprime en terme de soleil et de mer.* » Voilà ces visages innocents tournés vers le ciel où ils contemplent **non** « *une mythologie, une*

²⁰ *Id.*, « L'été à Alger », *Noces...*, p. 36-37.

²¹ *Ibid.*, p. 37.

²² *Id.*, « Le désert », *Noces...*, p. 64.

²³ *Id.*, « L'exil d'Hélène », *Noces...*, p. 133, p. 136.

²⁴ Ce refus de l'immortalité est incarné par la figure d'Ulysse : « *Ulysse peut choisir chez Calypso entre l'immortalité et la terre de la patrie. Il choisit la terre, et la mort avec elle. Une si simple grandeur nous est aujourd'hui étrangère.* » *Id.*, « L'exil d'Hélène », *Noces...*, p. 139.

²⁵ *Id.*, « Le désert », *Noces...*, p. 67. Les conceptions du bonheur et de l'éternité sont pareilles : « *J'apprends qu'il n'est pas de bonheur surhumain, pas d'éternité hors de la courbe des journées.* » *Id.*, « L'été à Alger », *Noces...*, p. 47.

²⁶ « *Ce peuple (sans religion, sans idoles, sans esprit, sans passé ni tradition) tout entier jeté dans son présent vit sans mythes, sans consolation. Il a mis tous ses biens sur cette terre et reste dès lors sans défense contre la mort.* » *Id.*, « L'été à Alger », *Noces...*, p. 46.

littérature, une éthique ou une religion, mais des pierres, la chair, des étoiles et ces vérités que la main peut toucher. »²⁷

Visant la pure innocence et naïveté des premiers Grecs, Camus se rapproche du « poète naïf » qui s'oppose au « poète sentimental » selon la répartition que Friedrich Schiller a fait dans son essai *De la poésie naïve et sentimentale*. Le poète naïf appartient entièrement à la nature avec laquelle il entretient une correspondance totale dans son unité harmonieuse tandis que le poète sentimental ne peut que toujours désirer et aspirer à cette unité primaire qui s'est à jamais perdue par l'intervention de la culture et de la civilisation. Au fil du temps, l'action des hommes a dénaturé, abîmé ce contact premier avec le monde offert par tout paysage, si bien qu'« *on cherche en vain les paysages dans la grande littérature européenne depuis Dostoïevski.* »²⁸ En revanche, Camus s'efforce délibérément de peindre les images qui évoquent l'innocence et la naïveté des premiers poètes : les fleurs blanches des amandiers deviennent la « *neige fragile* », Oran la ville-escargot, les falaises des monstres rouges et les filles-fleurs déplient leurs corolles...

De surcroît, Camus mène un discours engagé contre l'histoire et la conscience historique qui apparaît avec le christianisme²⁹ et à laquelle le romantisme a rendu gloire, trouvant son apogée dans la philosophie de Hegel : « *Je ne crois pas assez à la raison pour souscrire au progrès, ni à aucune philosophie de l'Histoire.* »³⁰ Camus oppose la culture méditerranéenne (fidèle à la Grèce antique et ses valeurs) à cet absolutisme de l'histoire, car « *l'histoire n'explique ni l'univers naturel qui était avant elle, ni la beauté qui est au-dessus d'elle.* »³¹ L'histoire est « une terre stérile », n'empêche que l'homme occidental lui a subordonné la nature la plus féconde. Et pourtant, c'est la nature et la permanence du monde qui remportent sur la chronique des temps. Les époques se succèdent, le temps passe, mais la nature est toujours là devant nos yeux, omniprésente et toute-puissante dans ses processus cycliques. Vu que l'homme d'aujourd'hui a déjà opté pour l'histoire, il ne peut ni doit s'en détourner, et ne doit pas non plus consentir à en être l'esclave³². Nature et histoire doivent se limiter, s'équilibrer, en sorte que l'une serve à l'autre *de mesure* et que celle-ci ne s'asservisse pas celle-là démesurément. Nous voyons ici la grande portée que l'idéal grec détient dans l'univers camusien. Dans

²⁷ *Ibid.*, p. 47.

²⁸ Camus, « L'exil d'Hélène », *Noces...*, p. 136.

²⁹ C'est-à-dire, contre la conception *linéaire* que tout commence par la Création et finit par le Jugement Dernier et le royaume de Dieu à la différence d'une conception *cyclique* qui comprend « l'éternel retour du même » selon la pensée de Nietzsche dont Camus se rapproche ici.

³⁰ Camus, « Les amandiers », *Noces...*, p. 112.

³¹ *Id.*, « L'exil d'Hélène », *Noces...*, p. 136-137.

³² *Id.*, « Prométhée aux Enfers », *Noces...*, p. 122.

L'homme révolté, Camus développera sa philosophie sous un titre significatif : « la pensée de midi ».

Conclusion

Pour conclure, je voudrais poser une question vitale : qu'est-ce qui est aujourd'hui, au XXI^e siècle, encore vivant de cette nature que Camus a envisagée ? Nous hésitons à dire « rien » mais une réponse tout à fait négative s'impose. Certes, à l'ère de l'informatique et de la technologie, il apparaît que l'homme s'est encore plus éloigné de la nature, plus que jamais dans son histoire. Non seulement de la nature, comme ensemble des éléments qui nous entourent et dont Camus parle, mais aussi de sa propre nature – nature humaine qui constitue la nature extérieure qui, pour sa part, fait également partie de l'univers. Aujourd'hui, l'humanité est sur la voie de remplacer entièrement la réalité naturelle par la réalité virtuelle : au lieu de vivre dans la nature, nous vivons devant notre ordinateur, dans l'illusion par excellence. L'homme a oublié la nature-mère, mais la nature-marâtre ne l'oublie jamais, au contraire, elle lui rappelle sans cesse que toutes ses créations et illusions périssent tôt ou tard et d'un seul coup. Plus l'homme néglige la nature, plus la nature se montre cruelle : nous sommes témoins de terribles catastrophes naturelles, telles que tremblements de terre, tsunamis, inondations et incendies, en somme des conditions climatiques déchaînées qui devraient nous rappeler ce qui est notre source, et que c'est dans la nature primordiale où il faut retourner. Une fois cette conscience retrouvée, nous pourrions recourir de bonne foi à l'écriture camusienne où nous trouverons *la joie et l'angoisse* de participer aux *noces*, aux fêtes galantes de la nature et de ses éléments.

VLADIMIR DJURIC

Université de Belgrade, Faculté de Philologie
Courriel : djura986@gmail.com